

assez curieuse qui mérite la reproduction. Nous pensons qu'elle nous servira d'échantillon de cette franchise brutale qui a honoré jadis le vieux caractère gaulois. Nos frères du Canada sont non seulement restés fidèles à notre belle langue, mais ils respectent avec un soin jaloux toutes les franchises originalités de nos mœurs antiques qui faisaient jadis notre fierté ; malheureusement, nous le constatons avec peine tous les jours, ces qualités proverbiales disparaissent du sol de la mère-patrie avec le progrès de cet esprit qu'on appelle *fin de siècle*."

L'ANNEXION

Nos lecteurs connaissent déjà le *New-York-Canada* par quelques citations que nous en avons extraites. Ils se rappellent aussi que nous leur avons promis de leur présenter d'une manière toute spéciale ce noble et vigoureux champion des intérêts de la nationalité canadienne-française. Nous saisissons avec empressement l'occasion qui nous est donnée d'accomplir notre promesse en reproduisant cet article d'écrivain, d'économiste et de penseur qu'a publié notre confrère :

Le passage de M. Batchelor, de New-York, aux bureaux de la *Patrie*, de Montréal, semble avoir donné une nouvelle ardeur aux partisans de l'idée annexionniste, mis un nouvel enthousiasme au cœur de ceux qui malheureusement ont un tort bien fréquent dans ce monde, celui de ne pas savoir se contenter de leur sort. M. Batchelor, de New-York, est un pédagogue fort respectable, un homme qui a fait preuve d'un dévouement réel quand il s'est agi d'introduire et de maintenir la langue française dans nos écoles publiques, un excellent citoyen, en un mot, qui mérite bien la décoration que le gouvernement français vient de lui donner. Mais en dehors de ces restrictions, nous déclinons absolument toute compétence à M. Batchelor, sur la question de l'annexion du Canada aux Etats-Unis. Ses antécédents, ses idées actuelles ne lui permettent pas de juger cette question à son véritable point de vue, parce qu'elle comporte un ensemble de problèmes religieux et sociaux qui sont dans notre vie nationale et dont le vieux professeur s'est

festations patriotiques éclatantes, de récits de fêtes nationales bruyantes, de statistiques annonçant la construction de nouvelles églises, d'écoles paroissiales, d'institutions nationales de toutes sortes. Il faut aller tout droit au cœur de notre population, l'étudier à la loupe et voir si nous avons bien raison de croire que l'avenir de notre race ne tiendra qu'à ces exagérations.

Nous l'avons dit déjà, les conventions ne produisent à peu près rien de pratique. Nous avons provoqué il y a quelques mois une longue discussion sur ce sujet et l'on nous a montré en voulant l'attribuer à ces sortes de réunions, l'œuvre que notre clergé seul a faite aux Etats-Unis. Nous ne reviendrons plus sur cette question.

Mais que se passe-t-il chez nous malgré nos églises, malgré nos écoles paroissiales, malgré les effets héroïques de nos prêtres ?

Nos compatriotes sont-ils aussi bien groupés qu'on veut le croire autour du même autel, autour des mêmes institutions nationales, autour des hommes qui devraient toujours être nos directeurs naturels ? Hélas, on n'a qu'à se rendre dans l'Etat de New-York pour y découvrir bien vite la vérité. Nos églises sont désertées par un grand nombre des nôtres ; nos sociétés nationales ne comptent qu'un nombre insignifiant de membres quand nos compatriotes devraient y figurer par milliers ; des centaines d'enfants fréquentent les écoles publiques quand nos écoles paroissiales devraient déborder de Canadiens, et nos prêtres ne sont malheureusement pas toujours l'objet du respect, de la vénération, du dévouement, de l'amour qu'ils méritent. Ce sont des choses pénibles à dire ; mais nous croyons qu'il est de notre devoir de montrer les dessous d'une situation que l'on a toujours faite brillante, et dont on ne devrait pas se servir pour faire un prosélytisme qui serait fatal à notre pays.

Le plus clair résultat d'un tel état de choses, c'est que la foi s'éteint, le patriotisme s'évanouit, le respect de nos institutions disparaît et la langue qui resté généralement comme le dernier signe distinctif de notre nationalité finit, elle-même, par donner sa place à la langue anglaise.

On nous dira : mais voyez donc nos grandes démonstrations nationales ! Nous répondrons : comptez donc à votre tour les Canadiens qui restent chez eux, qui ne vont plus à nos églises, qui n'envoient pas leurs enfants à nos écoles, qui ne contribuent en rien au développement de nos œuvres ? Que se passe-t-il ? Ces Canadiens se détachent du rameau national, leurs relations avec

canadien se couvrirait bientôt de manufactures. Le mouvement industriel de notre patrie subirait une poussée intense ; mais avec le capital, l'immigration grossie de mille éléments divers, irait faire au Canada le travail d'assimilation qui se fait ici. Il y aurait sans doute une résistance énergique de la part des nôtres contre l'absorption générale ; mais cette résistance s'amoindrirait bientôt et la déperdition des forces commencerait. Les transactions commerciales se feraient forcément en anglais ; les questions de politique fédérale, le droit constitutionnel américain, les lois fédérales deviendraient nécessairement l'objet des études de notre barreau, de nos hommes politiques. La jeunesse instruite se jetterait avec ardeur dans l'étude de l'anglais pour gagner sa vie, et la génération qui naîtrait d'elle ne verrait plus la nécessité de conserver une langue qui ne serait plus qu'un luxe de famille.

On a parlé souvent de la fécondité des familles canadiennes. Hélas ! cette vertu des peuples chastes s'ébranle et chancelle tristement sur ce sol américain où la passion du gain et du luxe est si forte qu'elle fait oublier les devoirs les plus sacrés. Nos familles canadiennes, nous le constatons avec douleur, ne sont pas toutes exemptes de ce fléau social. On veut imiter si bien les américains qu'on ne leur emprunte pas seulement leur langue, mais on se complaît dans leurs habitudes criminelles. Ces mœurs se généralisent tellement au milieu de nos compatriotes que des médecins canadiens du Massachusetts et de l'Etat de New-York nous ont déclaré que la diminution dans le chiffre des naissances canadiennes, provoquée par l'application de la théorie de Malthus, était devenue tout à fait alarmante pour notre race.

Cette pratique attentatoire à la vie de notre peuple n'est-elle pas un triste fruit de notre séjour aux Etats-Unis ? Le malthusianisme est-il dans nos mœurs ? Non. On le verra fleurir aux Etats-Unis où il a toute liberté de s'épanouir sans que le peuple s'en soucie beaucoup. Il se développera au Canada de la même manière avec l'annexion, et cet espoir immense de l'avenir que nous avons toujours fondé dans l'accroissement de notre race ne sera plus bientôt qu'une illusion dérisoire, un mythe, une fiction. Nous continuerons à traiter ce problème très grave qui mérite d'être étudié par tous les penseurs de notre pays et nous exposerons, à mesure qu'elles naîtront dans notre esprit, les considérations qu'il nous inspirera.

vement ; il doit aussi mettre en vigueur la loi des manufactures, sans égard aux amis politiques.

De plus, tous les gouvernements doivent travailler autant que possible au développement intellectuel du peuple en augmentant les facilités de s'instruire. La distribution gratuite des livres d'écoles contribuerait beaucoup à cette fin.

L'idée de donner des terres aux Canadiens désireux de s'y établir et même de leur faire une légère avance de fonds est heureuse. Mise en pratique par nos gouvernements fédéral et provinciaux, cette idée, si elle ne favorisait pas le repatriement de nos compatriotes aurait au moins pour effet de restreindre l'émigration.

L'augmentation des droits sur les cigares, le congé obligatoire d'une demi-journée le jour d'une élection, sont encore des mesures que tout le monde approuve.

En somme, les travaux du Congrès sont très appréciables. Les ouvriers en retireront de grands bénéfices.—*Trait-d'Union*.

IMPERSONNEL

La *Patrie* se prononce pour le journalisme *impersonnel*. Voici, entre autres choses, ce qu'elle dit :

Si les abonnés d'un journal le voient suivre invariablement la voie qu'il s'est tracée, sans jamais se détourner à droite ou à gauche, sans publier aucun article qui détonne dans l'ensemble des autres écrits, que ces abonnés soient certains qu'il y a dans les bureaux où s'élabore ce journal une pensée maîtresse-dirigeante qui fait plier devant elle toutes les divergences d'opinion et à qui les autres rédacteurs doivent s'adresser pour savoir dans quel sens ils doivent traiter une certaine question.

"Prétendre le contraire, c'est faire simplement de l'hypocrisie ; c'est parler pour ne rien dire. Et pourquoi ? C'est que si vous réunissez deux, trois, quatre hommes qui aient des idées à eux, qui ne soient pas des hommes "sans nerf, sans caractère, sans convictions et sans principes, comme s'exprime l'*Etendard*, il est impossible, lors même qu'ils seraient fraternellement unis ensemble par les mêmes convictions politiques, il est absolument impossible, disons-nous, qu'ils envisagent toujours une question au même point de vue.

"Il surgira, un jour, une divergence d'opinion entr'eux sur tel sujet donné et le journal qu'ils rédigent dira blanc un jour et